Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 30

Artikel: Aux accents de la "Marseillaise"
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203542

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

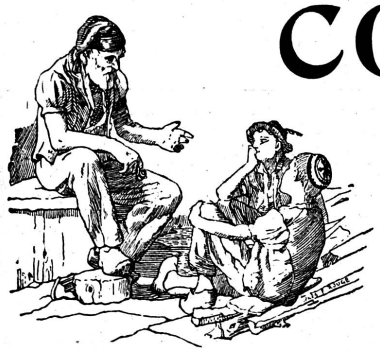
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

44me ANNÉE — N° 30. — Samedi 28 juillet 1906.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le verre en main.

Honni soit qui mal y pense!

Il faut prendre les gens comme ils sont! Tous les raisonnements du monde ne changeront rien au tempérament. Et s'ils devaient jamais y changer quelque chose, pour sûr cela n'irait pas tout seul.

On a coutume de représenter toujours le Vaudois le verre en main. Il n'en a pas fallu plus, à certaines personnes, pour en déduire que les Vaudois sont un peuple de buveurs. Halte-là!

Il y a le buveur qui boit pour boire, bêtement; dont le besoin insatiable ne connaît aucune limite; qui ne s'arrête que lorsque ses absurdes excès l'ont couché, terrassé, abruti, dans le fossé. Laissons aux sociétés de tempérance et d'abstinence le soin de l'y venir chercher, de le relever, de le régénérer; si la chose est encore possible, elles seules ont quelque chance d'y réussir. Si ce malheureux dégénéré est incorrigible et devient un danger, n'hésitons pas à l'interner dans quelque asile spécial. La société a le droit et le devoir de se défendre contre ceux qui, non seulement, ne lui donnent plus aucune aide, mais qui encore entravent sa marche et lui sont une perpétuelle menace.

A côté du buveur de profession, il y a l'homme qui boit son verre, parce qu'il aime le vin, comme les dames aiment le thé ou le café, comme les petites pensionnaires aiment les pâtisseries. Il le trouve bon; il y goûte un plaisir particulier, qui ne lui fait nullement dédaigner, ni délaisser les autres jouissances permises de la vie. Au contraire, il semble qu'il apprécie mieux, le verre en main, tout le charme de ces jouissances, que même il en découvre de nouvelles, ignorées des buveurs d'eau.

Maintenant, s'il arrive parfois à l'amateur de bon vin de dépasser un peu, suivant les circonstances, la mesure raisonnable, c'est un tort, sans doute; mais enfin le mal n'est pas si grand que cela. Tout au plus l'imprudent s'expose-t-il à forcer aussi un peu la dose de bêtise, permise à l'homme. D'ailleurs, combien la dépassent, cette dose, qui n'ont d'autre excuse que leur insatiable faconde. Et, nous vous le demandons, où est le tempérant qui, en un jour de grande chaleur, n'a avalé un verre d'eau, de sirop, de limonade ou une tasse de thé de plus qu'il n'aurait dû et, pour un plaisir moindre peut-être, éprouva des inconvénients autrement douloureux que celui que nous venons de signaler.

Reste encore l'argument hygiénique. Ah! celui-là, pour en parler, il faut attendre que MM. les savants et les médecins se soient mis d'accord sur ce qui est utile ou non à l'existence de l'homme, sur ce qui lui est bon ou nuisible. La grande diversité des opinions, sur ce point, nous paraît indiquer que les honorables représentants de la Faculté n'en savent encore rien du tout. Laissons-les donc, pour le moment, à leurs interminables et plaisantes controverses. En attendant, nous pouvons nous fier sans crainte à la nature, qui heureusement a pourvu à tous nos besoins et qui, également soucieuse de l'agrément des humains, a fait la part de tous les goûts. L'ordonnance du Dr Modération, un vrai sage celui-là, nous fixera la juste dose.

Oh! n'allez pas bondir! Il y a du vrai et beaucoup de vrai en ceci; qui n'a pas vu le Vaudois, le verre en main, ne le connaît pas tout entier.

Le Vaudois est de naturel plutôt timide et réservé, et cela lui donne un faux air de défiance qui dessert son abord. Il faut un long moment d'entretien pour qu'il réponde, par de brèves paroles, aux questions de l'interlocuteur qu'il ne connaît pas de vieille date. On le dirait atteint de sournoiserie, ou, n'était le petit éclair de malice qui se risque au coin de son œil, de niaiserie.

Et que l'on ne cherche pas alors à lui en imposer; c'est le meilleur moyen de le faire rentrer plus encore dans sa coquille.

— Oué!... ça fait que voilà, vous dira-t-il en tournant les talons; y faut voir aller; bonjour, mossieu.

Mais si, au contraire, vous savez éveiller un brin sa sympathie, son visage se déridera soudain — oh! très légèrement — il vous fera un imperceptible signe de tête et, du même ton qu'il vous dirait: « Y fait bien beau, aujourd'hui » ou « Triste temps! », il vous dira « Eh bien, là-dessus, on en va piquer trois?... »

Du coup, vous êtes dans la place! Le petit verre dans lequel étincelle, pétillant et doré, le vin de nos coteaux, c'est la lumière qui éclaire la lanterne. Vous avez la clef du logis et allez en connaître le maître, un homme tout autre que celui que vous soupçonniez. Vous allez découvrir le bon, le vrai Vaudois.

Et maintenant, à vous de ne pas forcer la flamme, de ne pas faire sauter le tube de la lampe. Les trois petits verres traditionnels suffisent amplement; le quatrième serait de trop et, d'ailleurs, ne vous apprendrait rien de plus.

Les personnes d'humeur chagrine se lamenteront, disant que cela est bien regrettable, qu'il faut absolument que nos Vaudois se révèlent d'une autre façon, qu'ils ne doivent pas avoir besoin d'un verre de vin pour faire éclore leurs qualités et leurs mérites. Elles citeront l'exemple de nombreux hommes célèbres qui ne burent jamais de vin, Chevreul, entre autres. Cela est exact, mais ne prouve nullement que si les hommes ne buvaient que de l'eau ils seraient tous des Chevreul et arriveraient tous à l'âge de cent ans, qu'atteignit, que dépassa même l'illustre savant.

Et puis, enfin, ce n'est pas pour des prunes que

Bacchus pour fixer son empire
Des bords du Léman a fait choix.

J. M.

Lè z'impoût.

Discou d'on conselié à onna tenâbllia dau Conset communat.

Monsu dau conset, prau manâire
Vo z'âi fé, ma bin pou matâire
Vo z'âi trovâ ein fé d'impoût!
Et portant vaitcé lo mâi d'août!

Vo faut de l'erdzeint pè lottâïe
Po poâi payî tote lè châïe
De voûtrè dzein, voutrè z'ovrâ,
— Se pllié âo Conset communat!

Mè, que ne su pas tatipotse,
Po vo z'âidhi ie vo dio çosse:
Séde-vo pas impousâ gros
L'erdzeint, lè mâison, lè tsèdau,
Lè tsin, einfin quie: lè fortene,
Lè prâ, pu lè grôche courtene,
Lè tsè, lè tsat, lè gros verrat,
— Se pllié âo Conset communat!

Ma, n'âobllià pas lè locipède
Que sant dâi corps que prau vo séde:
No z'abîmant noutrè tsemin,
Ie l'èpouâirant noutrè pudzin.
Faut n'impoût su lè ban dâi fâire,
Su lè dzein qu'ant dâi dzerrotâire.
— Vo pouâide tot cein no votâ
Monsu dau Conset communat.

Et pu n'eimpoût su ti clliau vèvo
Que sant quie tot fllappi, tot biévo,
San pi voliâi sè remaryâ;
Quand, dein la coumouna, lâi a
On moui de vève bin galéze
Que sarant bin tote benaise
On iâdzo de sè reincobllia!
— Se pllié âo Conset communat.

Pu su lè galéze fèmalle!
(Lè chètse quemet dâi z'ètalle
Vo pouâide pî lè z'espargnî.)
Dinse tote voudrant payî
Po ne pas qu'on lau diesse: « Poute,
Vo n'âi pas dâi bin balle djoûte. »
On farâi de l'erdzeint destra,
— Se pllié âo Conset communat.

Tserdzi fet et n'aussi pas pouâre,
Municipau, lo croûïo bâre
Que vo fa mau s'on ein è sou
Et vo baîlle lo bourla-cou:
Lo vin d'Etalie, d'Espagne,
Lo brèvâdzo dâi z'Allemagne.
Lo chenique faut pas l'âobllià:
— Se pllié âo Conset communat!

Ma min d'impoût su lè botoille
Que fant dau bin tant qu'âi z'orolhie
Quand sant plinne de *noutron* cllià,
De Lavau, La Coûte, etcètra:
Clliau crâno vin que fant benaise
Et n'amînant jamé de niaise.
— Vo faut tot cein no z'exemptâ
Se pllié âo Conset communat!

Et quand vo z'arâi prau mounîa
Vo foûdra pas la tsampa via,
Municipau, et l'eimpllèyi
A fére de clliau bougreri
Que ne vâliant pas pî pipette:
Dâi pont, dâi tunnet, dâi fîtette.
Tot cein vo rapporte pi pas
Na bouna pipâ de taba.

Marc a Louis.

Aux accents de la « Marseillaise ».

Un vieillard, petit, maigre, méticuleux, l'air doux et paisible, étroitement serré dans une stricte et longue redingote de « demi-solde », le chapeau à haute forme, très évasé du haut, penché sur l'oreille, le visage rasé de

frais, le col à revers relevé, la boutonnière marquée d'un ruban rouge, tel était, vers 1835, le père de la *Marseillaise*.

Il habitait à cette époque, à Choisy-le-Roi. Il avait soixante-seize ans et se promenait beaucoup, d'une marche courte et lente, la canne à la main. Souvent, quand il faisait beau, il emportait un livre et allait s'asseoir au bord du chemin, les pieds dans le fossé plein d'herbe, sur le haut plateau de Thiais.

Les derniers jours de cet homme simple, dont le souvenir éternellement vivra, parce que des soixante-seize ans et plus qu'il passa sur la terre, une seule heure rendit son nom à tout jamais glorieux, ces derniers jours, M. Edmond Pilon vient de les conter dans un livre pittoresque, récemment paru. (*Portraits français*, E. Sansot, éditeur.)

Se sentant perdu, Rouget de l'Isle eut un mot navrant :

— Voilà, dit-il tristement, j'ai fait chanter le monde, et maintenant je vais mourir !

Le samedi 25 juin, l'agonie commença. Le dimanche matin, vers neuf heures, M. Boivin, maire de Choisy, se présenta : la nouvelle s'était répandue dans le bourg; on voulait savoir; des groupes s'étaient formés dehors, devant la porte. Le maire décida :

— Je vais faire placer des gardes nationaux; il ne faut pas troubler son sommeil.

Il parlait à voix basse; le docteur sortit de la chambre, le prit à part, et à mots si faibles qu'il fallait les deviner :

— Vous savez, fit-il, c'est la fin... la fin...

Au bas du perron, dans la rue, le jardinier défendait la porte. Il y avait là des enfants, des gardes nationaux, des ouvriers en blouse, des petits bourgeois. Ils disaient :

— C'est donc vrai, il va mourir !

M. Boivin, dont l'émotion se défendait mal, répondit en pleurant :

— Ah ! mes amis, c'est pour bientôt.

Il s'éloigna, son mouchoir aux lèvres; les curieux se dispersèrent silencieusement. La journée se passa bien; la soirée fut douce. Le malade restait étendu sur le lit, les yeux pleins d'ombre, la bouche muette, où montait le petit souffle de son cœur. Dans la chambre voisine, un ami causait avec le médecin. Vers onze heures du soir, le docteur Carrère s'approcha du lit; il écouta et demanda de la lumière. A la clarté d'une lampe, on put voir Rouget de l'Isle. Ses yeux se cernaient d'un cercle bleuâtre, sa lèvre était tordue, sa gorge se soulevait, on voyait battre ses tempes. Le docteur demanda de l'air; la fenêtre fut ouverte. Des rumeurs venaient du dehors : un bruit de foule impatiente et contenue. Tout à coup, quelqu'un dit :

— Ecoutez...

C'était un dimanche, un dimanche d'été de banlieue parisienne, et des chants passaient dans la campagne. Or, il se trouva qu'à ce moment précis, des voix fraîches, des voix de conscrits, lointaines, commencèrent l'hymne glorieux :

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs...

Ceux qui veillaient le mourant se regardèrent, saisis d'étonnement. Lui eut un geste très faible, très léger; ses yeux s'ouvrirent. Les voix se rapprochant, reprenaient en chœur :

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons...

Puis, tout se perdit dans la nuit, les chanteurs et les voix. Les yeux de Rouget de l'Isle, cependant, ne s'étaient pas fermés : il semblait qu'il contemplait, bien en deçà du présent, les événements d'une vie déjà effacée. Quelques mots vinrent à ses lèvres :

— Patrie... Strasbourg... Révolution...

Quand minuit sonna, il mourut.

Tel est, très abrégé, le récit de M. Edmond Pilon. « C'est très beau, ce chant de la *Marseillaise*, à la cantonade, tandis qu'expire, vieux, lassé et pauvre, l'homme qui dota la France de l'hymne immortel, observe un chroniqueur français. Je dirais presque « c'est trop beau ». Je voudrais trouver ici, avec une référence, la certitude que le narrateur ne s'est point laissé emporter par la poésie de son émotion. N'importe. Si la chose n'eut point lieu ainsi, c'est grand dommage ; il est certain, en tout cas, qu'aux obsèques, le mardi 28 juin, quand les dernières paroles furent dites, alors que les assistants commençaient à défiler au bord de la tombe, des ouvriers, placés à quelque distance, entonnèrent lentement, gravement, le chant auguste. L'on assure que rarement il produisit une impression aussi profonde, et Rouget de l'Isle fut mis au tombeau, ainsi qu'il convenait, « drapé » dans la *Marseillaise*. »

Le Dr Simius.

(*Suite et fin.*)

Le Dr Simius et son « neveu » sont reçus à la gare de Lausanne par une chorale, tout de noir habillée et magistralement dirigée par l'illustrissime Cercueillet.

Le docteur admire fort la capitale vaudoise.

III

— Un havane du temps des Incas ?

— Merci, docteur, avec votre permission j'irai faire la sieste.

— Ah ! mais non, mon neveu. Je me suis promis de vous exposer mon projet que j'appellerai grandiose. Estrella, votre future, ne peut tarder et vous devez être au courant de tout avant son arrivée.

— Est-elle au moins jolie, votre nièce ?

— Sa grandeur morale est pareille à la mienne, son génie inventif est au-dessus du mien. Quant au physique tout mon portrait, surtout par là.

Et le Dr Simius me désignait son énorme nez écarlate.

— La couleur y est-elle aussi ?

— Peut-être moins coloré, un vrai nez à la rose. Mais voici en deux mots l'idée : vendredi dernier, c'était un 13, je fus respectueusement invité à la séance plénière des fabricants de cercueils. La réunion, quoique toute intime, était assez nombreuse. Le lieu de notre rendez-vous se trouvait en pleine forêt, à proximité du Chalet des Enfants. Nous quittâmes la capitale montés sur — ou plutôt dans des voitures spéciales à la Corporation, ornées de couronnes d'immortelles.

Ah ! ce fut une belle fête ! et tous les crûs vaudois y coulèrent à flots. Au dessert, entre le fromage et la poire beurrée, je portai un toast à l'honorable confrérie et terminai par ces mots : « Quelle heureuse pensée, quelle poétique inspiration vous avez eue de tenir vos assises dans la verdure au milieu des sapins. »

— C'est parce que ça sent le sapin, tonnèrent avec un ensemble remarquable mes aimables amphitryons.

Puis M. Ducomplet parla magistralement sur le thème : « La mort c'est la vie, la vie c'est la mort, la mort c'est la fortune ».

Et l'on but largement.

M. des Osselets, délégué parisien, nuança finement une chanson inédite : « C'est pas piqué des vers ». Et l'on but copieusement. M. Coffrin, délégué d'Outre-Manche, déclama un superbe morceau : « Je reviens d'Outre-tombe ».

Et l'on choqua et rechoqua les verres.

M. Sargmann, délégué d'Outre-Rhin, philosopha sur l'Outre...

— Outre ! Boufre ! ripostèrent les deux délégués de Tarascon, coiffés tous deux de casquettes de loutre.

— C'est de l'outre... commença Miss Thibia, déléguée des Etats-Unis...

— ... Cuidance, acheva M. Tombo, délégué italien.

— Messieurs, continua M. Sargmann, je parle de l'Outre, de l'existence au point de vue métaphysique.

— Mets ta physique de côté et goûtons à ce Salvagnin, interrompit gravement M. Misenboite, dont les affaires ne marchaient guère.

Alors M. Labière, le vénéré président, eut un geste noble ; saisissant l'urne syndicale en forme de crâne, il la vida d'un seul trait et prononça ces simples paroles (il paraissait ému) !

— Messieurs, mes amis, mes frères. C'est dans notre pays que les spécialistes sont les plus nombreux et aussi les plus habiles, ce qui est dû autant à leur bon goût qu'à leur nombreuse clientèle. Ils ne chôment jamais. Pour nous autres fabricants de cercueils, plus les affaires marchent, plus c'est la saison morte !

Le mot était profond.

— Président, dis-je avec la simplicité qui m'est naturelle, nous pouvons nous donner la main : je suis docteur en médecine.

— Monsieur le docteur, dit Labière, je suis physionomiste. Si vous nous faites l'honneur de vous fixer en notre cité, je suis persuadé que, grâce à votre collaboration, disons à votre science, de guérir sans espoir de rechute, notre chiffre d'affaires augmentera d'une façon réjouissante. Notre clientèle ne s'en plaindra pas, elle est de tout repos — c'est le cas de le dire — les héritiers non plus et, comme juste compensation, nous nous permettrions de vous offrir — disons un pot de bière — sur chaque client que vous auriez... soigné.

Quoique flatté dans mon amour-propre, je n'acceptai pas ces propositions brillantes.

— C'est trop et c'est trop peu, m'écriai-je. Vous manquez de solidarité. Votre corporation n'est qu'une plaisanterie.

— Vous êtes un plaisant ! lança M. Ducorbillard, un grand homme chauve et glabre.

— Notre confrérie, une flibusterie !

Un frisson de colère secoua l'assemblée et M. Fémur eut un geste de menace.

— Il y a du vrai, dit gravement M. Misenboite, dont les affaires ne marchaient pas.

— Un Panama, hurlai-je.

— Oh ! oh ! oh !

— Il y a du vrai, dit gravement M. Misenboite, dont les affaires ne marchaient guère.

— Eh bien, messieurs, aux grands maux les grands remèdes. Voulez-vous devenir riches ?

— C'est mon plus cher désir, affirma gravement M. Misenboite.

— Voulez-vous gagner le million ?

— Foui, foui, foui, glapit M. Sargmann, les yeux brillants de convoitise.

— Voulez-vous palper le millard ? La solution est facile, mes bons amis, elle est mathématique, elle est fatale comme le destin.

L'auditoire haletant se suspendit à mes lèvres démosthéniennes, le silence se fit et la voix qui m'est chère (c'était la mienne, ô Lamartine) laissa tomber ces mots :

— Le trust, le trust, le grand trust des cercueils !

Tout le monde avait compris. Miss Tibia, la déléguée américaine, me sauta au cou et chacun vint me donner l'accolade fraternelle. M. Misenboite qui, malgré tout, est un grand poète et un grand musicien, improvisa aussitôt une marche triomphale.

IV

Le docteur eut un sourire amène lorsque je lui fis la promesse de le suivre dans ses pénates.

— Vous le verrez, ajouta-t-il, dans la vallée de la Broye on ne broye pas du noir.

Le voyage fut d'autant plus agréable qu'Estrella était avec nous. Pendant que *notre* oncle savourait à la portière du wagon un cigare du temps de Montézuma, Estrella s'adressa à moi.

— Monsieur, me dit-elle avec une grâce timide et charmante, pardonnez à mon oncle. Il a sauvé ma mère au péril de sa vie en se blessant lui-même grièvement, mais les suites de cette catastrophe lui mettent la tête quelque peu à l'envers. Et pourtant il est si bon, si bon !... Je ne m'appelle Estrella que pour le docteur ; mon nom est Rose Duport, tout simplement, et je suis native de Denizé, où nous nous rendons.

— Denizé ! mademoiselle Rose, c'est bien le plus gentil village que je connaisse avec ses campagnes riantes et fleuries et ses sentiers mystérieux, bordés de mousse, qui s'enfoncent en multiples méandres sous les vertes forêts.

Le ciel azuré se reflétait dans les yeux de notre campagne, deux grands yeux qui ressemblaient à deux étoiles. Le ruisseau susurrait sur les cailloux polis, les oiseaux — ces voiles et ces théorbes rustiques et sylvestres — s'unissaient en une harmonie passionnante et langoureuse. Et c'était vraiment une matinée apaisante, parfumée, délicieuse à mon cœur endolori ; une matinée rose... oui, toute rose. L'aurore était rose et Mlle Rose était si jolie, elle avait un air si candide, si bon, si doux, que je le